

# Le destin de l'inconnu entre transfert et contre-transfert

jean guillaumin

L'auteur montre dans cet article comment les voies du transfert et celles du contre-transfert sont dès l'origine liées l'une à l'autre. Et comment l'approche psychanalytique se sert de manière parfaitement originale de ce lien et des différences dont s'organise le travail en commun avec des partenaires. Il met en évidence le rôle du dispositif producteur du transfert et du contre-transfert qui opère comme piège pour la répétition qui appelle alors l'interprétation, initiée par cet étrange double dans l'espace psychique qu'est la thérapeute, et déterminant la transformation en représentations symboliques des aveugles et négatives conduites itératives du patient. À cette occasion, quelques aspects de la métapsychologie freudienne de 1920 sont remis en cause.

Dans le cadre du dispositif psychanalytique, référence par ailleurs essentielle pour un grand nombre d'autres approches psychothérapeutiques, le travail psychique d'élaboration et de transformation du patient s'opère, on le sait généralement aujourd'hui, par le moyen d'un effet de couple et de recouvrement entre ce que S. Freud a nommé le transfert et le contre-transfert. Le premier, attribué au patient, et le second central propre à l'analyste, produisent ensemble leurs effets par la remise en jeu d'une sorte d'empiètement narcissique partiel de l'un sur l'autre. Ce travail guidé autant qu'opéré par l'interprétation poursuit séance après séance la différenciation symbolique des frontières psychiques des deux partenaires, associés dans l'étrange proxémique inventée par S. Freud. Celle-ci repose, on le sait aussi, sur une disposition spatiale et sur les règles, qui, interdisant l'agir et restreignant le contrôle sensoriel place le patient et, derrière lui le praticien, dans une proximité physique répétée mais sans contact, mettant en cause les limites biologiques naturelles de la tolérance de la présence d'autrui dans ce que les éthologues ont appelé l'espace personnelle ou vital, ou encore la sphère de l'intimité de chacun (cf. à cet égard mes remarques et mes sources dans mon livre *Transfert/contre-transfert* 1996).

Il existe il est vrai, au sein de la psychanalyse quelques esprits, demeurés attachés aux formulations les plus étroites de S. Freud – lequel n'a jamais repris le concept même de contre-transfert après 1920, sauf dans quelques correspondances – qui continuent de considérer le contre-transfert comme un artefact gênant du processus analytique dont le praticien doit autant qu'il le peut se débarrasser, évitant soigneusement de lui faire confiance. Mais cette vue archaïque, débordée de toute part aujourd'hui par l'expérience analytique et que j'ai personnellement combattu, n'est plus guère qu'un modèle historique obsolète. On peut le voir sans peine dans les travaux d'ensemble sur ce sujet dans les congrès contemporains (cf. par exemple L. de Urtubey, Madrid, 1994).

C'est en effet dans le contexte du travail en double (comme l'ont bien vu C. et S. Botella, 1995; 2001) du transfert et du contre-transfert ensemble qu'intervient l'opération essentielle de l'interprétation. Le langage y fonctionne comme un « tiers », jouant, à l'aide de sa logique syntaxique propre et de sa nature symbolique et métaphorique, le rôle d'un opérateur de différenciation et de distinction dans l'expérience partagée du discours du patient enlacé aux pensées qu'il produit ou vise à produire chez l'analyste. Dans les conditions matérielles du setting le patient entend l'analyste, qui au reste se sert souvent de ses mots même comme venant en quelque sorte du dedans et du dehors. Tout se passe alors comme si les répétitions temporellement successives du patient se trouvaient relayés par cette manière de répétition dans l'espace de la cure que lui procure l'existence de son double thérapeutique. L'incertitude résiduelle de cette étrange situation sollicite une différenciation qui revient à donner en quelque sorte la parole à la part d'inconnu et d'indétermination qu'engendrent le dispositif et les règles analytiques entre les deux appareils psychiques impliqués. Bien entendu, il faut comprendre que ce travail d'élaboration destiné à conduire le patient à reconnaître ou même à construire ses propres limites, ne saurait être conçu comme un acte purement intellectuel. S'il est bien conditionné par la référence au langage, le langage n'y est pas un simple véhicule pour des contenus purement représentatifs. L'affect y tient une place capitale, par la voie des silences et des intonations. Le contenu des mots eux-mêmes, quand ils interviennent, ne tire son pouvoir que d'exprimer en contrepoint, et pour ainsi dire en négatif ce qui précisément échappe en partie au langage. C'est à dire ce qui vient des émois et du corps sans pour autant avoir trouvé encore de formulation symbolique, comme l'a bien compris dans ses travaux A. Green. Le patient guidé par le thérapeute recherche finalement des significations privées, dans les métaphores communes dont la polysémie associait d'abord dans une manière d'identification primaire des destins individuels, vécues un moment comme partagées (cf. en ce sens l'ouvrage de C. Parat « l'affect partagé »). La finalité de la psychanalyse est d'assurer ainsi, par la prise en charge du caractère paradoxal du langage symbolique, la double vérité de la rencontre entre les acteurs de la cure et de l'inévitable solitude qui fonde l'individuation.

### **La rencontre nébuleuse de deux appareils psychiques**

Le thème de cette livraison de la Revue est celui du contre-transfert. Mais les observations qui précèdent auront suffi à montrer au lecteur combien, pour moi, la disjonction des notions de transfert et de contre-transfert est arbitraire, l'opération psychanalytique résidant, comme on l'a vu, dans le travail intime de leur conjonction primordiale née à mon avis au moment même de la mise en place du cadre. Toutefois il n'est pas sans intérêt de tenter de préciser, par le côté privilégié du contre-transfert, certains des points que j'ai déjà évoqués, développant par-là la problématique du tiers inconnu dont il a été question, en particulier à propos du langage. Il s'agira donc de montrer comment ce dispositif producteur de

transfert et de contre-transfert sert d'instrument nécessaire à la transformation psychique dont S. Freud a inauguré le principe.

Car il est clair qu'il n'est ici de différenciation possible de la rencontre que l'on peu dire nébuleuse des deux appareils psychiques engagés dans le processus analytique, que d'un repérage attentif de la façon dont s'y introduisent les oppositions clarifiantes, qui vont peu à peu et par effet d'après-coup, prendre la place en en faisant naître deux sujets (cf. J. Guillaumin, R.F.P, n° 2, 1997), en introduisant un repérage différenciateur dans le chaos incertain et dans les affirmations conventionnelles trop certaines qui ont au départ constitué le tissu commun dans lequel le praticien et son client ont découpé le cadre. Une image très approximative me vient ici à l'esprit : celle d'un magma d'étoiles, proche du big-bang, qui s'organiserait sur le mode d'un système stellaire à deux soleils jumelés. Là où il y a parfait accord entre deux manque un trois qui, dès l'origine, est l'organisateur virtuel de leur différence et de leur systématisation possible. Sans la reconnaissance souvent difficile de ce tiers, qui naîtra peu à peu de son propre manque, la séparation, puis la mise en lien de l'un et l'autre sujets serait impossible, et l'analyse forcément infinissable. Ce tiers inconnu ou méconnu est celui même que la médiation langagière doit permettre de discerner et de nommer, en dépit des forces puissantes, des résistances issues de l'inconscient qui tendent à le maintenir exclu d'emblée de la représentation, d'une interaction dont la forme manifeste est duelle et tend à conjurer la conflictualité inhérente à toute défusion ou opposition existentielles. Tel est ici pour l'essentiel le destin tracé à cette « tiercéité » (qui pour moi naît du négatif et de l'inconnu), dont a pu parler A. Green.

La fonction spéciale du contre-transfert dans le processus ne peut alors s'éclairer, quelque peu, me semble-t-il, que de quelques considérations complémentaires, ici limitées à trois.

1. Puisque transfert et contre-transfert, bien que non symétriques ni réciproquables ne peuvent être envisagés l'un sans l'autre dans le cadre analytique, il convient de remarquer en premier que c'est en quelque façon de ce cadre même, avec ses contraintes, qui les fait devenir ensemble pour nous ce qu'ils sont dans l'exercice de la psychanalyse. L'effet de ce cadre transforme en fonction de la situation cadrée les caractéristiques originelles des processus indépendants dont ils peuvent témoigner, chez l'analyste d'une part, et chez le patient de l'autre, avant leur rencontre et leur nouvelle naissance couplée, techniquement qualifiées par la mise en place de leur étroite alliance de travail. Ce qui suppose que l'on cherche à définir si possible les traits des processus indépendants préalables que l'on vient d'évoquer.
2. Une telle définition n'est en rien extérieure aux exigences de la théorie psychanalytique, puisqu'elle est de nature à nous permettre de mieux comprendre d'où viennent et comment s'expriment à l'état sauvage, si je puis dire, les tendances et mouvements, que transfert et contre-transfert ensemble vont capter, organiser et apprivoiser en les appropriant au mode d'utilisation

que nous connaissons dans nos pratiques. La transformation déterminée par la mise en place du cadre n'est au fond qu'une variation spéciale, volontairement technique et instrumentale - on a pu dire même expérimentale (cf. D. Lagache, 1955 et M. Benassy 1960)- des diverses sortes de contraintes que la vie peut imposer aux forces obscures antérieures à la rencontre avec l'analyste.

L'approche la plus convenable est alors de se demander à quels mécanismes généraux ou universels peut répondre dans notre espèce, et dans la vie courante, le motif qui associe l'un à l'autre, dans le dispositif analytique, transfert et contre-transfert. Ce motif est en fait opportunément présent dans la nomenclature même dont nous usons depuis Freud. Il s'agit de celui qui correspond au terme « transfert » chez S. Freud (*die Übertragung* avec sa triple signification de *déplacement*, de contagion et de transmission, où l'on peut voir jouer toutes les nuances de la confusion et de la distinction), cela tant dans la désignation du transfert lui-même que dans celle du contre-transfert comme tel. Il nous faut donc envisager de définir dans une certaine mesure ce que pourrait être l'antécédent ou le précurseur du transfert avant le transfert lui-même, puis de donner sens à la sorte de renversement qu'exprime la préposition *contre* dans contre-transfert (*Gegenübertragung*). Cette démarche n'est pas contradictoire, opposition que j'ai prise plus haut. Elle implique simplement d'éviter soigneusement la confusion, hélas aujourd'hui si fréquente, entre ce qu'on pourrait appeler le prototype du transfert qu'on distinguera des soi-disant anticipations transféro/contre-transférentielles ou d'un supposé « pré-transfert » (cf. B. Grunberger, 1975), avec la notion duquel je ne suis guère d'accord. La différence est en fait aussi grande, toutes choses égales par ailleurs, que celle qui sépare nos prédécesseurs anthropoïdes de nos ancêtres proprement humains. Le transfert d'avant le transfert manque d'une dimension que seule lui donnera la problématique du tiers à laquelle je m'attache, tout comme seule la capacité représentative fonde l'homínisation (cf. F. Sacco et G. Sauvet avec M. L. Roux *et al.*, 1998).

On ne pourrait concevoir à la rigueur une sorte de « pré-transfert » *analytique* que dans le cas où le cadre ultérieurement mis en place aurait des antécédents techniquement définis, liés par exemple à des tentatives thérapeutiques de cadrage antérieures ou à des représentations anticipées fortes du cadre psychanalytique lui-même. C'est pourquoi au total je préfère parler d'antécédent du transfert ou, mieux encore de matière vive mise en forme en après-coup par le transfert plutôt que de « pré-transfert ». Même chose, bien sûr, pour le contre-transfert dont des autres comme M. Neyraut ont estimé qu'il pouvait anticiper, par le désir de l'analyste, le transfert du patient. Ces vues nous privent de toute représentation possible de l'extraordinaire transformation des situations humaines habituelles que produit la mise en place du dispositif inventé par Freud.

Quant à la notion de contre-transfert elle-même, faite pour moitié de celle de transfert qui renvoie aux mêmes sources, elle ne peut bien sûr s'entendre que d'une double détermination par rapport au transfert. D'une part, elle n'a d'existence

sémantique et de réalité psychique que de sa fonction d'incitation, de réplique ou d'écho, à l'égard du transfert. D'autre part, le préfixe adverbial qui l'article (contre-) contient par lui-même l'affirmation d'un lien intime et comme partagé avec le transfert. L'une des traductrices de S. Freud (M<sup>me</sup> E. Ribeiro-Hawelka, Paris, P.U.F. 1974) a fait justement apparaître que la formulation allemande *Gegenübertragung* recourt à un préfixe (gegen) qui signifie tout ensemble dans le langage courant, l'opposition et l'étayage ou l'appui pris sur l'objet. Elle note que l'on peut traduire l'Allemand gegen par tout contre... Comment ne pas reconnaître alors qu'il est particulièrement difficile de considérer le contre-transfert comme susceptible, en l'anticipant, de précéder le transfert? Voilà qui justifie suffisamment que nous questionnions cette étrange matière à transfert qui nourrit et le transfert et le contre-transfert. Cette étroite alliance entre transfert et contre-transfert me semble s'accorder assez bien aux perspectives qui ont été ouvertes en psychanalyse par des auteurs comme de M. de M'Uzan avec la notion de chimère et celle d'extraction du double et les notions de J. Mc Dougall de « un corps pour deux et une psyché pour deux ». Mais la place en quelque manière topique du registre contre-transférentiel par rapport au psychisme du patient ou à la psyché à deux têtes que construit dans l'inconscient le dispositif analytique ne suffit pas à préciser ce qui de la captation par le transfert et le contre-transfert réunis de la disposition universelle à la répétition est plus spécialement propre à « la part de l'analyse » (S. Freud) et donc spécifiquement au contre-transfert. Il nous faudra par suite revenir plus bas, après avoir tenté d'éclairer les forces obscures et originelles qui sont matières à transfert, à la signification de cet effet de contre, tout aussi essentiel au transfert que le mouvement qui précisément le produit.

3. Les antécédents du transfert, ou plutôt de sa matière première et du transfert et du contre-transfert, sont à rechercher, assurément, du côté où S. Freud nous a lui-même conduit dans son célèbre article technique « Remémoration, répétition et élaboration » (1914). Il montre sans équivoque dans ce texte que le mouvement transférentiel véhicule le retour analogique ou métaphorique, c'est-à-dire la répétition de fonctionnements et de fantasmes anciens du patient, que l'analyste aura à tâche de débrouiller et distinguer avec lui ce qui se répète indûment du passé et ce qui concerne le présent du patient dans sa relation avec l'analyste, devenu inconsciemment pour lui (et dans une certaine mesure pour le praticien lui-même) l'objet de son transfert. Bien que les indications de S. Freud à propos du contre-transfert soient restées très sommaires, comme je l'ai dit plus haut, et qu'il ait eu longtemps tendance à en négliger les effets par une sorte de honte mal placée ou de désir de totale maîtrise de lui-même, qui a nourri les réserves de certains de ses disciples à ce sujet, il est clair cliniquement aujourd'hui – dans le sens où je l'ai noté – que ce processus obéit aux mêmes lois générales que le transfert en tant que répétition de traces mnésiques anciennes du praticien, entraîné quant à lui par sa formation à en faire usage dans le traitement du

patient. Au point que certains auteurs ont pu parler d'un transfert de l'analyste sur le patient. C'est bien en définitive du côté de la répétition qu'il convient de chercher les antécédents ou la matière première du transfert et du contre-transfert et d'interroger leurs caractères et leur plus ou moins grande universalité. Sur ces bases, hautement vraisemblables, je vais maintenant examiner les chemins métapsychologiques et les étapes cliniques par lesquels se réalise la transformation des antécédents répétitifs de la matière primaire de la répétition en transfert et contre-transfert proprement dits. Cela se produit, selon moi, par le moyen de la prise en compte, au piège du dispositif analytique (cf. J. Guillaumin, 1999) d'un tiers organisateur qui était jusqu'ici absent, négligé, ou dilué dans le magma des fonctionnements élémentaires pré-psychiques.

### **La répétition de soi : Piaget, Wallon, Freud**

S. Freud a rattaché le transfert au déplacement et à la projection, étudiés de bonne heure par lui dans *L'Interprétation des rêves* (1900). Par-là, il a fait du transfert un cas particulier, entre d'autres, des mécanismes que ses recherches de tous ordres (rêve, psychopathologie de la vie quotidienne, comique et humour, clinique de la cure...) ont repérés comme inhérents au fonctionnement de l'inconscient. Car, d'une certaine façon, tout est déplacement et projection, restant à définir ainsi que S. Freud on l'a vu l'a noté en 1914, le degré de confusion que le sujet peut faire entre des expériences anciennes et dépassées et d'autres plus actuelles mais obéissant à des modèles analogues, déjà rencontrés. Telle est la base de toute adaptation et de tout apprentissage. D'autres que S. Freud ont depuis longtemps démontré dans les sciences psychologiques la place majeure que tient dans la pensée et les conduites humaines la reprise du passé au compte du présent. Je n'évoquerai ici que deux références bien connues, celle de Jean Piaget d'une part et celle de Henri Wallon d'autre part.

En ce qui concerne J. Piaget, la dynamique (qu'il appelle « *tendance* »), la plus importante de l'activité du vivant est " l'assimilation " qui consiste à reproduire le schéma des conduites anciennes dans les situations nouvelles, et par conséquent à garantir l'utilisation sensori-motrice particulièrement économique des acquis du passé dans le présent. Cette répétition des structures sensori-motrices précédemment employées ne peut cependant aboutir à un ajustement satisfaisant (dit par Piaget « adaptation ») que si, selon lui, l'assimilation est en partie corrigée par « l'accommodation », correspondant pour sa part à la prise en compte des données nouvelles introduites par la situation présente. L'accord et l'équilibre des deux « tendances » représentent pour J. Piaget l'objectif permanent de tout processus de vie (peut-être l'équivalent approximatif pour nous de l'après-coup structurant voire de l'intrication pulsionnelle selon S. Freud). Ce qui nous importe ici est moins la discussion que pourrait appeler son point de vue étroitement biologisant que la mise en évidence par l'étude qu'il a faite des comportements enfantins, du

rôle majeur en toute circonstance de la répétition. Commensal un moment de la psychanalyse, il a pu sans erreur noter que le transfert analytique était l'expression d'une adaptation biologique à la situation technique actuelle des conduites répétitives anciennes ou habituelles du sujet.

On trouve chez S. Freud, qui à cet égard a précédé J. Piaget, cette problématique de la répétition, enclenchée chez lui dès 1914 alors que J. Piaget n'entrevoit l'assimilation qu'aux environs de 1920. Mais S. Freud, dans *Au-delà du principe de plaisir* a accordé à la répétition une fonction doublement essentielle. D'une part, il en fait un indice de la force d'inertie et de déconstruction qui le conduira du côté de l'entropie et de la pulsion de mort. D'autre part, il admet que la répétition est en quelque sorte, à la limite du travail des pulsions de vie, un moyen essentiel de survie *a minima*, que B. Low a nommé « principe de Nirvana » et, il en fait même comme on l'a vu, l'instrument de travail dont dispose la thérapie psychanalytique pour échapper à la reproduction immobile du passé. Répéter c'est reproduire, c'est continuer à être. Et Aristote disait que la répétition était l'image mobile de l'éternité. Mais répéter c'est aussi continuer de chercher quelque chose qui manque pour passer de la répétition à l'invention de soi. La notion freudienne de répétition, malgré les spécifications qu'elle apporte n'est donc pas au total très éloignée de celle, prétendument plus scientifique de J. Piaget, si on considère que le concept piagetien d'assimilation contient lui aussi, sans que cet auteur l'ait noté, une possibilité d'échec qui fait penser à une issue mortelle : l'assimilation n'assure l'adaptation à la vie que si elle admet l'accommodation et renonce à se reproduire sans fin sur le modèle initial. Ce qui n'est pas toujours le cas dans l'observation clinique où assimiler peut signifier rejeter toute nouveauté et donc tout changement, et même combattre et déconstruire les apports extérieurs nouveaux. Il y a une assimilation mortifère, M. De M'Uzan notait l'opposition entre le même et l'identique.

Pour ce qui est de H. Wallon, un apport non moins significatif réside dans les recherches de ce psychologue français et de ses disciples sur ce que nous pouvons en psychanalyse appeler les identifications précoces. H. Wallon, et après lui R. Zazzo ont pu montrer que le très jeune enfant, dès les premières semaines ou même les premiers jours de sa vie, était capable, par disposition spécifique innée, de se modeler à vue de manière quasiment plastique sur des personnages de son environnement, situés à petites distances, à partir de signaux sensoriels déterminés. On peut considérer que c'est la mémoire même de ces modelages miméo-plastiques et tonico-posturaux qui soutiendra ensuite, et à mesure des expériences de l'enfant, les modifications de ses conduites conscientes et inconscientes face à des situations pour lui nouvelles. Or il s'agit là encore d'un mode de répétition. La répétition de soi y passe certes par la représentation perceptive d'un modèle extérieur. Mais celui-ci, fait en réalité, comme d'avance, partie du Moi, puisque c'est en principe celui de l'espèce et que le corps maternel est très certainement la première référence de cette auto-reproduction pré-représentative, si bien que cet intermédiaire externe est en quelque sorte requis au-dedans par le programme

même du développement. C'est en somme à la fois un double et un modèle nécessaire à la genèse du Moi. C'est un point que S. Freud a précocement saisi et clairement formulé dans le début de la 2ème partie de l'esquisse de 1895. Bien entendu, la problématique du double, n'en semblera pas moins troublante à qui voudrait réduire la répétition à une simple reproduction du même, en laissant de côté les dimensions les plus complexes. Freud en personne a d'ailleurs été troublé par « l'inquiétante étrangeté » de la manifestation extérieure du double, véritable répétition de soi, dans certaines situations oniriques, hallucinatoires ou même banales (comme dans le deuil, les états amoureux, sans parler de la situation psychanalytique). On saisit l'analogie entre ces remarques et ce que je viens de dire dans un paragraphe précédent sur le passage de la répétition dans l'axe temporel à la duplicité spatiale : c'est une idée qu'on pourrait considérer comme la pièce manquante que la technique et la théorie freudienne contiennent.

La répétition de soi par la médiation de l'autre, bien observée par Wallon et ses disciples et reprise à son compte par J. Lacan avec le stade du miroir (voir aussi les travaux comparatifs de E. Jalley, 1998 qui contiennent aussi une étude sur certains textes de D. W. Winnicott), a très probablement au moins tout autant que l'assimilation de J. Piaget, un rapport profond avec la problématique de la survie et celle de la transmission, toutes deux à la recherche d'une sorte d'éternité. Ce qui ne peut manquer de nous faire réfléchir sur le destin des pulsions de vie face aux pulsions de mort dans la métapsychologie freudienne de 1920. Il me semble assez évident que cette question du double ne peut pas être séparée facilement, dans la mesure où le lien du transfert et du contre-transfert installe la répétition dans un rapport à certains égards spéculaire, qui semble d'une certaine manière se situer hors du temps.

À vrai dire il se pose un problème bien singulier, et sans doute d'une grande portée, sur lequel j'ai déjà eu l'occasion d'attirer l'attention dans des écrits récents (2002; 2003). Freud a justement distingué constamment, depuis 1905, des pulsions désirantes d'autres pulsions qu'il a appelé *pulsions du Moi*. Celles-ci sont spécifiquement, en quelque sorte avant toute sexualisation, chargées d'assurer, l'envie de vivre et ainsi de se survivre à soi-même par la satisfaction des besoins élémentaires nécessaires à la vie, la défense du Moi et son aptitude à se reproduire et par là en se continuant par intermédiaire. Elles reprennent ainsi à leur compte et à leur manière, par une sorte de renversement à l'extérieur, les répétitions et les rythmes de l'organisme maternel dont l'enfant a du se séparer. Freud a envisagé dans une page remarquable d'*Au-delà du principe du plaisir* l'hypothèse, au demeurant plausible pour les biologistes, d'une transmission indéfinie de la vie par scissiparité voire par clonage et régénération perpétuelle du tissu cellulaire. Cette réflexion à laquelle il semble au terme de son essai ne pas donner de suite montre à quel point, au fond il était sensible à la problématique de la survie ou de l'éternisation de la vie. Les pulsions du Moi dont il a reconnu l'existence au spécifique jusque dans ses derniers écrits apparaissent en réalité à l'arrière plan de sa pensée comme la véritable alternative aux pulsions de mort, à la tendance entropique et



déstructurante à laquelle elles opposent un mouvement auto-créateur orienté dans le sens neg-entropique, et visant d'une certaine façon l'éternité. Cette opposition primordiale est sans doute, j'y reviendrai, quelque peu effacée dans les spéculations de Freud par la difficulté logique d'y introduire la réalité capitale de la libido, de la sexualité c'est-à-dire ce qu'on peut appeler dans l'ensemble les pulsions désirantes et dont la découverte est aux fondements de la psychanalyse. Freud a finalement préféré rassembler sous le même nom de pulsions de vie les pulsions désirantes ou sexuelles et les pulsions du Moi et a renoncé à traiter plus avant la question des rapports précis entre pulsions du Moi et pulsions désirantes, sur laquelle il en est resté à ses vues premières sur l'étayage (1905; 1913) sans y mettre suffisamment en jeu la place du double – rencontré par lui entre 1912 et 1914, et pressenti sans doute dans la Gradiva de Jensen en 1906 – rattaché sans analyse métapsychologique suffisante au principe de répétition

Or tout ce qui précède montre bien que la copie mimétique, le clonage apparent de soi par l'autre appartiennent bien à la répétition. Et c'est d'ailleurs ce que la psychanalyse démontre empiriquement, puisque, d'avis communs om l'a vu, l'analyste y constitue une sorte de double ou de miroir du patient qu'il répète dans une certaine mesure à l'extérieur de lui-même.

S'il faut faire un lien entre ces observations et la remarque que j'ai proposée au début de ce texte sur « la proxémique » éthologique qu'organise le cadre, on voit alors sans peine que l'expérience inconsciente engagée au plus profond des identifications archaïques ou primaires qui fondent le processus d'analyse, plus ou moins partagé par les deux partenaires, est en même temps expérience de l'autre et expérience du même, ouvrant sur le travail de re-différenciation dont il a été question. Cette re-différenciation réclame évidemment que s'accomplisse un travail de transformation au cours duquel l'auto-reproduction mimétique est modifiée par la reconnaissance d'une différence acceptée entre l'autre et le Moi, et l'établissement d'un lien d'investissement qui appartient pour sa part à l'ordre du désir car la présence énigmatique d'un inconnu y joue un rôle que J. Laplanche a parfaitement repéré (cf. sa notion de signifiant énigmatique, bases pour lui de tout attrait et séduction et de la dynamique pulsionnelle elle-même). Il s'agit de la transformation des identifications primaires, à caractère adhésif et négatrice de toute distance et opposition, en identifications secondaires. Dans ces dernières, comme on le sait, l'appareil psychique en voie d'organisation prend en charge, par la représentation et la symbolisation, l'altérité d'abord inaperçue de la figure extérieure du double, porteur de différences que l'identification mimétique déniait d'emblée. Ainsi se constitue une relation Moi/Non Moi dans laquelle la mise en jeu d'un différentiel identitaire, générationnel, sexuel, dessine la place du tiers et des désirs, nécessaires à l'organisation humaine sexuée des pulsions de vie et à l'aspiration à la survie, imposant la reconnaissance de l'espace et de la durée et, par conséquent, d'un espace interne et d'une durée vécue pour le désir. Désir qui exige l'admission d'une frustration et l'investissement dans une certaine mesure de la tolérance à cette frustration comme une forme de plaisir (peut-être pas sans

rapport avec une forme positive du masochisme, dit par S. Freud érogène) lié à l'attente.

Comment alors le dispositif psychanalytique, producteur du transfert et du contre-transfert ensemble à partir des processus de répétition qui organisent la vie peut-il déterminer les transformations dont il est question?

Deux perspectives me paraissent ici devoir être envisagées qui, loin de se contredire, se complètent. L'une est clinique et l'autre théorique et métapsychologique.

### **La blessure dans l'identification et interprétation**

Servons-nous encore une fois de l'image que j'ai empruntée à la proxémique. Cet usage n'est pas si loin de celui qu'un M. de M'Uzan, par exemple, fait de son modèle connu de la Chimère. J'ai souligné précédemment le constat empirique, qu'on peut dire essentiellement biologique (et Freud n'a jamais désavoué l'appartenance de la psychanalyse à la biologie) que l'interférence étroite entre la périphérie du corps de deux êtres vivants induisait une alternative constante. L'individu qui se sent envahi dans son espace intime ou vital le plus proche absorbe l'étranger en l'identifiant au moins en partie à lui-même; ou bien au contraire, il le rejette violemment comme un persécuteur appartenant à une espèce étrangère. Ces comportements, qui peuvent naturellement engendrer quelques solutions intermédiaires, sont régis à l'évidence par des perceptions auditives, olfactives, gustatives et tactiles, plutôt que visuelles, appartenant à des montages innés, ordonnés à la protection des individus et de l'espèce. On sait tout ce qu'on pourrait à ce sujet dire ou redire des travaux convainquants de N. Tinbergen, de P.H. Wolff, de K. Lorenz sur les structures perceptives spécifiques des déclencheurs de l'agressivité, du désir sexuel ou de l'identification. Mais laissons de côté le modèle éthologique lui-même et tournons-nous vers l'observation clinique, comme annoncée.

Nous savons par la pratique psychanalytique courante que, dans le champ du discours, chargé du travail de symbolisation dont j'ai parlé, il existe des effets de conjonction ou de disjonction psychiques remarquables dans le cadre des séances analytiques. Piera Aulagnier a pu à juste titre parler de la violence de l'interprétation, et d'autres ont pu en examiner les mécanismes. Cette violence interprétative, ainsi que j'ai pu le faire apparaître dans un récent article de la revue *Topique*, tient précisément à ce qu'on peut nommer une soudaine variation de la distance identificatoire impliquant le passage de l'identification adhésive primaire à une identification secondaire tiercisée par l'admission de la différence. Ce mode de relation identificatoire adhésif, qui correspond pour moi à une expression quasiment directe des pulsions du Moi est à rapprocher bien entendu de ce que nous savons des réflexes sensori-moteurs innés d'agrippement, étudiés dans la perspective de l'attachement primaire par Bowlby et d'autres comme S. Lebovici. Dans l'identification mimétique adhésive primaire il y a l'équivalent d'un agrippement par la voie sensorielle, agrippement dont le modèle est d'ailleurs

congénital et spécifique, ordonné qu'il est à la survie même des individus. Au cœur de tout travail de langage ordonné à l'interprétation, il y a évidemment une collusion de l'analyste avec le patient en terme de l'identification primaire dont il s'agit. Cette collusion prend d'abord spontanément le caractère d'une sorte de déni en commun, de déni de différence, dans lequel tout se passe comme si les partenaires adhéraient l'un à l'autre : on est implicitement ou explicitement d'accord sur ce qu'on dit ou répète, sur la convention du cadre, sur la méthode choisie, sur les règles de la langue. L'intervention de la pointe de l'interprétation vient dans ces conditions créer un doute et comme une rupture dans cette alliance qui équivaut à « partager la même peau » et la même aire vitale et qui constitue aussi une sorte d'agrippement perceptif à l'autre, ainsi maintenu inconsciemment dans l'indistinction par rapport au Moi.

Interpréter en effet, même sur un mode interrogant, c'est toujours introduire dans le discours une sorte de dédoublement de la pensée de l'interprète, qui, ainsi d'interlocuteur singulier et de miroir qu'il était pour le patient, devient soudain porteur d'une double pensée, qui est l'équivalent psychique, via le langage et sa fonction métaphorique, de l'apparition d'un tiers dans la relation. Le double se fissure ou se charge à l'arrière-plan d'une image inconnue. Revenons maintenant à la fonction de l'interprétation. La blessure qu'elle opère au centre de cette relation adhésive, introduit un décollage qui fait surgir le danger de la différence. De là, le retrait fréquent du patient en lui-même, sa plongée dans son préconscient puis dans les couches profondes de son inconscient à la recherche d'un moyen de transformer à nouveau en répétition familière, par appel à d'anciennes traces mnésiques, ce qui a été ressenti comme un violent désaveu de la répétition de soi par le moyen du double. Désaveu transformant alors en ennemi potentiel l'allié du début et exigeant de la part du patient une urgente réorganisation économique des représentations et des affects impliqués (cf. J. Guillaumin, B. Chouvier et coll. 1998). Une autre tactique de défense est évidemment l'inverse complémentaire de celle-ci. La rupture identificatoire créée par la prise de distance interprétative est totalement méconnue ou niée, soit par affirmation surabondante d'identité de point de vue, soit simplement par omission et passage à autre chose, la trace de la pénétration interprétative à l'origine de la rupture étant alors vivement enfouie dans les profondeurs de l'inconscient.

La suite de la séance et celle de la cure dépendent alors de ce qui pourra être fait, à l'aide de nouvelles interventions langagières du traitement par le patient, de la blessure interprétative. L'élaboration psychanalytique consiste dans ces conditions, pour le dire vite, en un travail ordonné à une plus grande tolérance aux effets traumatiques du surgissement de la différence entre le patient et son double, et à l'aménagement du passage du processus associatif primaire (*primär Vorgang*) au « processus » secondaire (*sekundär Vorgang*). On voit donc qu'il y a une cohérence intime entre cette élaboration et la dramatique œdipienne du tiers, au début masquée, comme engluée dans le cadre et dans l'obscur perception de l'environnement transférentiel de la cure. C'est dans la mesure où l'analysant, conduit par

l'expérience de l'analyste (appuyé sur la fonction tierce de sa propre formation), construit ou restaure au-dedans de son appareil psychique une capacité de tolérance à la différence et à l'existence du tiers qu'il pourra utiliser suffisamment la répétition métaphorique transférentielle pour défusionner en lui les emboîtements et les collages identificatoires, qui l'ont jusque là, condamné à d'aveugles et douloureuses compulsions itératives dans son enfance et dans sa vie antérieure.

Quant à la place propre du contre-transfert dans ce processus, place qui nous intéresse ici spécialement, elle s'inscrit d'une façon particulière dans le destin de la répétition, à la transformation de laquelle elle est indispensable. L'attitude d'attention également flottante à laquelle recourt chaque fois que possible le psychanalyste, en application de ses apprentissages professionnels, le met en contact avec des pensées régressives qui s'associent librement à certains moments avec les contenus de pensées venus du patient. Tout se passe alors comme si la tendance naturelle, autrement dit la répétition de l'infantile chez l'analyste, contenue dans l'espace de ces moments d'attention flottante, venaient s'allier avec les répétitions du patient, s'y accommoder en quelque sorte dans l'engendrement d'une forme de rêverie commune, pour l'essentiel silencieuse chez l'analyste et dont l'émergence de l'interprétation rompra nécessairement la continuité et l'éventuel confort, exprimés notamment parce que C. Parat appelle « le partage des affects ». Il y a alors une conjonction double et réciproque – quoique non symétrique – résultant d'une part, d'une « séduction » par l'appareil psychique de l'analyste des fantasmes du patient et d'autre part, d'une « séduction » par le patient de l'attention des pensées et des interventions de l'analyste, cela dans le cadre étroit du dispositif et des règles analytiques. C'est de-là que procède en définitive, la transformation des mouvements de répétition du patient, au profit d'un élargissement et d'une libération de son Moi dans le sens des pulsions de vie. En somme, les répétitions du patient seront modifiées parce qu'entraînées et prises en charge par les répétitions en principe contrôlées et consenties de l'analyste, quoiqu'en partie elles aussi inconscientes.

### **Transformer le destin des pulsions**

Je voudrais, pour finir ce développement, me tourner maintenant vers les implications métapsychologiques que les analyses précédentes supposent ou entraînent. Il me faut pour cela reprendre, pour les dépasser peut-être, certaines vues de S. Freud, habituellement tenues pour fondamentales, sur la seconde théorie des pulsions (1919; 1920) et sur la représentation de l'appareil psychique qui en découle (1923; 1932).

Ces vues dynamiques et topiques concernent au plus haut chef la logique, apparemment binaire chez S. Freud, des relations entre trois types de pulsions qu'il a sans doute un peu arbitrairement réduit à deux (cf. J. Guillaumin 2002). S. Freud a assemblé ce qu'il avait clairement distingué naguère comme pulsions du Moi (défense de la vie, reproduction, etc.) avec les pulsions désirantes organisatrices de la sexualité (libido narcissique et objectale, auto-érotisme...) – cf. 1905

et 1913. En face de cet ensemble, il a institué la pulsion de mort dans une grandiose opposition Vie/Mort, empruntée a-t-il dit lui-même à la spéculation.

J'ai critiqué ces vues en montrant que l'opposition fondamentale que S. Freud propose ne tient que si on la ramène à une lutte entre les pulsions du Moi proprement dites, ordonnées au maintien de la vie, à la survie et à la reproduction, et les pulsions de mort, ordonnées elles, à la déconstruction des synthèses vivantes que produisent et qu'entretiennent les pulsions du Moi : en somme *neg-entropie* contre entropie. La place litigieuse est alors celle de ce que l'on peut appeler les pulsions désirantes, liées à la sexualité et dont la fonction dans la clinique et dans la théorie psychanalytique reste évidemment majeure, compte tenu du fait que ce que j'ai appelé les synthèses vitales ne peuvent dans notre espèce s'opérer qu'en appui sur et au moyen de la sexualité et de la sexualité, différence essentielle qui est le moteur même de la séduction. Dans ces conditions, la seule réponse susceptible de faire aux pulsions désirantes la place qui leur convient et de ménager la logique binaire fondamentale Vie / Mort, consiste à considérer l'alliance entre les pulsions du Moi et les pulsions désirantes, comme le moyen d'expression propre des pulsions du Moi chez l'être humain, moyen logiquement subordonné quelle qu'en soit l'importance majeure dans la psychanalyse aux tendances et besoins des pulsions du Moi, seule adversaire radical de la pulsion de Mort.

Il convient donc d'interroger comme un *incontournable préalable* « l'intrication » ou la « désintrication » des pulsions sexuelles avec les pulsions du Moi, avant de se poser la question de l'intrication ou la désintrication globale des pulsions de mort avec les pulsions dites de vie dans leur ensemble. Ce n'est, j'y insiste, qu'à cette condition qu'on peut alors aborder le problème des rapports dans notre espèce des mouvements de vie et de mort. A défaut d'une intrication adéquate avec les pulsions désirantes, les pulsions du Moi seraient en effet dans notre espèce, condamnées à une réclamation aveugle sans autre issue qu'infiniment répétitive, ce qui ne serait pas le cas dans une perspective biologique un instant envisagée par S. Freud, en 1920, comme rappelé plus haut, où la prolongation de la vie s'obtiendrait par scissiparité ou clonage et dont la sexualité serait exclue. S. Freud a sans doute été gêné par l'importance, de toute évidence majeure, que la sexualité tient dans l'inconscient et dans le travail psychique lorsqu'il a créé le modèle de 1920. Il lui était difficile de se résoudre à tenir la sexualité (le roc de la différence des sexes) et la sexualité, qui en est l'élaboration humaine, comme le simple instrument – fut-il nécessaire – des pulsions du Moi dans leur fondamentale opposition aux pulsions de mort. Il a préféré négliger au départ l'étude de l'articulation clinique et métapsychologique des pulsions désirantes et des pulsions du Moi. Ce n'est que dans un second temps qu'il a aperçu le problème et a tenté de le traiter dans son puissant article de 1924 sur l'analité et le masochisme originaire. Se contentant de la géniale analyse de 1905 sur l'étayage, analyse qui demeure sans suite utile, il entreprend en 1913 mais sans conclusion claire, au second chapitre de *Pour introduire le narcissisme*, de résoudre directement le défi

d'une alliance entre pulsions de vie et pulsions de mort, alliance sans laquelle la vie, aussi temporaire soit-elle, ne lui paraît pas pensable.

Il y avait pourtant dans les *Trois essais* matière à mieux argumenter la future théorie de 1920 en revenant à l'idée pertinente de la psychisation de la pulsion sous l'effet du défaut de satisfaction et de la mise en travail de la représentation à partir de la satisfaction hallucinatoire du désir chez l'enfant humain, néoténique et mal équipé pour atteindre, directement et réellement, par ces seuls moyens le but pulsionnel et l'objet adéquatement correspondant. S. Freud aurait pu, à partir des analyses de 1905, travailler davantage la clinique et la métapsychologie d'une conjonction à valeur d'intrication entre les besoins exprimant les pulsions du Moi et les désirs correspondant aux buts des pulsions sexuelles. Il a attribué à l'échec éventuel de cette alliance, rendant les pulsions du Moi impuissantes à atteindre leur but (survie et reproduction), la déconstruction et l'issue mortifère qu'il a mise plus tard au compte de la pulsion de mort. Bref, il a renoncé à faire l'hypothèse que ce qu'il a nommé pulsions de mort ne recouvrait en réalité que les conséquences issues de l'échec de la pulsion du Moi à utiliser les schémas spécifiques de la sexualité pour atteindre ses fins. Sans ce renoncement, il aurait été conduit à un système moniste plutôt que dualiste, dans lequel la notion de pulsions de mort ne définirait que la contrepartie négative de la pulsion de vie, l'entropie exprimant alors simplement l'échec de l'entreprise neg-entropique, à la recherche de l'éternisation de la vie. En ce sens, la pulsion de mort aurait dû être considérée comme une simple retombée de la pulsion de vie et non pas comme une force hostile poursuivant des buts meurtriers d'allure passablement animistes.

Il a substitué à la logique d'une nécessaire analyse plus poussée des rapports de la pulsion de vie avec les exigences de la sexualité, une logique à certains égards plus élémentaire et plus problématique. Il a cru pouvoir avancer la nécessité de supposer aux origines de la vie une sorte de mélange (*Mischung*) entre les pulsions de vie et son hypothétique pulsion de mort. Et comme il lui fallait une marmite pour réaliser ce mélange primitif, il a bouclé la boucle en voyant dans une forme d'analyse primitive à la fois le lieu et la matière de cette vie originelle et en liant le tout par le recours à la notion d'un plaisir à souffrir, d'un masochisme également originaire, dont B. Rosenberg a pu faire le « masochisme gardien de la vie ». C'était évidemment réintroduire adroitement le privilège de la sexualité qui devient ainsi de manière un peu étonnante, en quelque sorte logiquement antérieure à la vie et à la mort, plutôt que de fonctionner comme l'instrument nécessaire, mais l'instrument seulement, des pulsions du Moi qui ne peuvent réussir dans notre espèce que par ce chemin. Un chemin qui implique évidemment une transmission de la vie basé sur la différence des sexes et de celle des générations, et impliquant la mort de l'individu comme condition de la transmission de l'espèce.

Reste alors le problème de l'orientation de la déconstruction et de la destructivité, qui selon S. Freud, validé ici par toute l'expérience clinique, peut se diriger vers les objets du monde extérieur ou le Moi lui-même. Rien n'empêche d'admettre que l'échec de l'intrication entre les pulsions du Moi et les structures

spécifiques de la sexualité peut être défecté vers le monde extérieur, sous forme d'agressivité plus ou moins bien ciblée (et parfois renvoyée sur le Moi par le monde environnant) en vue d'une ultime mesure de défense qui en projette ailleurs l'application. L'échec de cette ultime et précieuse déflexion vers le dehors correspondrait alors à l'inévitable " retombée " des synthèses manquées des pulsions du Moi et de la sexualité, sous la forme en particulier d'une désorganisation psychique et en deçà d'une désorganisation somatique qui appliquerait globalement à l'individu lui-même la violence que l'agressivité n'a pu mettre en forme.

Il me reste à montrer comment le couple transfert/contre-transfert, à la fois réciproque et dissymétrique (cette différence est un opérateur essentiel), pris dans le cadre du dispositif psychanalytique, ensemble d'aménagements matériels et de règles verbalisables, travaille spontanément dès le départ à une assez étonnante opération. Celle-ci consiste à détourner et à capturer, dans une sorte d'appareil transformateur dirigé par l'analyste, les manifestations des pulsions du Moi désétablies dans leur relation avec les pulsions désirantes, contraintes à des répétitions absurdes et demandant le secours d'un apport objectal déjà sexualisé, pour échapper à leur destin négatif. Elles trouvent une réponse appropriée dans la véritable séduction de la plainte en direction d'une animation représentative qui lui donne un sens de toute autre nature et sollicite l'intérêt du Moi pour une historiation générative et sexuelle que ce Moi avait abandonné ou n'avait pas pu constituer suffisamment, à l'aide des traces mnésiques dont il disposait.

Dans quel sens peut-on alors parler de coopération du transfert et du contre-transfert, née de la capture de la répétition dans le cadre analytique, en vue d'opérer les transformations nécessaires à une restauration du primat des pulsions du Moi alliées aux pulsions sexuelles?

La contribution propre du contre-transfert à cette entreprise passe précisément par le principe de répétition, dont S. Freud a voulu faire une sorte de preuve de l'existence de la pulsion de mort. La répétition est en ce sens la pierre d'achoppement de toute la théorie psychanalytique. La découverte que S. Freud en a faite à partir principalement de 1914 et de l'article de 1919 sur l'inquiétante étrangeté, l'a conduit à buter sur la double valence notée de la répétition plus haut : à la fois, instrument de vie et de continuité du Moi et de l'identité et par ailleurs expression de l'échec du Moi à pouvoir sortir d'une sorte d'immobilité sans avenir. D'un côté, une répétition pour la survie à la recherche et en attente d'embrayer dans l'après-coup sur une structure objectalisante qui la soulèvera au-dessus d'elle-même; d'un autre côté, une répétition minimale qui s'épuise en décharge clônique et qui ne procure d'autre satisfaction que celle au mieux d'une sorte d'enlèvement dans ce que B. Low a nommé le Nirvana. Dans la cure, la répétition passe pour ainsi dire au dehors. Elle devient dualité, sinon même duplicité. Les intrications entre les deux appareils psychiques du patient et du thérapeute sont vécues comme relation avec le double au sens de C. et S. Botella. Comme S. Freud l'a vu dans l'inquiétante étrangeté, l'apparition sensorielle du double désaisit parfois le sujet de sa propre identité et peut annoncer la mort. Dans le dispositif analytique, grâce à une

formation qui permet au thérapeute de sortir de la pure répétition, le double échappe au seul effet spéculaire par le moyen de l'interprétation. Le thérapeute demeure d'ailleurs invisible dans la cure et en retrait dans le face à face, se soustrayant ainsi à la réciproque emprise du perceptif. Ce qui donne à la parole son pouvoir de tiercéité et de liaison métaphorique, assurant ainsi l'essentiel de la jonction entre le besoin de répéter propre aux pulsions du Moi et l'exigence de structuration représentative propre à la sexualité humaine.

J'espère avoir rempli mon programme. J'ai montré la spécificité et l'indissociabilité du transfert et du contre-transfert dans le travail analytique, le processus de transformation qui les fait naître ensemble d'une fonction ou d'un principe de répétition inhérent à la vie plutôt qu'à la mort, l'aptitude du dispositif psychanalytique à capturer et à traiter grâce à l'interprétation, les effets de conjonction des répétitions du patient et de celles aussi, plus discrètes, de l'analyste. De plus, je crois avoir sinon montré, du moins fortement suggéré que l'approfondissement de notre clinique et de la théorie freudienne concernant le rôle des pulsions du Moi dans le processus de vie est très souhaitable, quitte à mettre en déséquilibre voire en échec certaines des formulations freudiennes concernant le dualisme pulsion de vie/pulsion de mort.

**jean guillaumin**  
6, rue germain  
69006 lyon, france

---

## Références

- Aulagnier, P., 1975, *La violence de l'interprétation*, Paris PUF.
- Benassy, M., 1960-1961, Les fantasmes (notes de cours), *Bulletin de Psychologie*, Paris tome XIV.
- Botella, C. et S., 2001 Figurabilité et régrédience, *R.F.P.*, tome LXV spécial congrès, p 1149-1240.
- De Urtubey, L., R.F.P. Tome LVIII, « Travail de contre-transfert », spécial congrès 1994, Madrid, p 1271-1372.
- De M'Uzan, M., 1977, *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard.
- Freud, S., 1914, *Remémoration, répétition et élaboration*, trad. A. Berman.
- Freud, S., 1967, *Interprétation des rêves*, trad. I. Meyerson, Paris PUF.
- Freud, S., 1969, Pour introduire le narcissisme, trad. J. Laplanche in *La vie sexuelle*, Paris, PUF.
- Freud, S., 1981, Le Moi et le ça, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot.
- Freud, S., 1971, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris Gallimard.
- Freud, S., 1985, *L'inquiétante étrangeté*, Gallimard.
- Freud, S., 1981, *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, Petite bibliothèque Payot.
- Freud, S., 1905, *Les trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1987.
- Freud, S., 1914, *Répétition, remémoration, élaboration*, Paris, PUF., 1953.
- Freud, S., 1973, Le problème économique du masochisme, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF.



- Freud, S., 1968, Pulsions et destin des pulsions, in *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard.
- Freud, S., 1986, *Le délire et les rêves dans la Gradiva de Jensen*, Paris, Gallimard.
- Green, A., 1972, Note sur les processus tertiaires, *R.F.P.*, n° 36, p. 407-411.
- Green, A., 1972, *Le travail du négatif*, Paris, Édition du Minuit.
- Guillaumin, J., 1997, « D'objet sujet devenir », Paris, *R.F.P.*, n° 2, p. 497-508.
- Guillaumin, J., 1999, Transferts, *Monographie*, Paris, PUF.
- Guillaumin, J., 1998, « Aux frontières du rêve... » in *Matières à symbolisation*, B. Chouvier et coll., p 169-178.
- Guillaumin, J., 2002, Intrication et désintrication des pulsions de vie, *R.F.P.*, n° 6.
- Grunberger, B., 1975, *Le narcissisme*, Paris, Payot.
- Jalley, E., 1998, *L'enfant au miroir*, E.P.L.
- Lagache, D. et Benassy, M., 1955, *La psychanalyse*, Paris, PUF.
- Laplanche, J., 1987, Nouveaux fondements pour la psychanalyse, Paris, PUF.
- Lorenz, K., 1957, Companionship in Bird Life. In *Instinctive Behavior*, édit. et trad. C. Schiller, International Universities Press.
- Mc Dougall, J., 1989, *Théâtre du corps*, Paris, Gallimard.
- Mc Dougall, J., 1982, *Théâtre du Je*, Paris, Gallimard.
- Parat, C., 1995, *L'affect partagé*, Paris, PUF.
- Piaget, J., 1941, *La naissance de l'intelligence*, Neuchâtel et Paris, Delachaux & Niestlé.
- Piaget, J., 1945, *Les origines du symbole*, Neuchâtel et Paris, Delachaux & Niestlé.
- Ribeiro-Hawelka, E., 1974 « L'homme aux rats » notes de S. Freud, trad. Française, Paris, PUF.
- Rosenberg, B., 1991, Le masochisme « mortifère », le masochisme « gardien de la vie », *Monographie de la R.R.P.*, Paris, PUF.
- Sacco, F. et Sauvet, G., 1998, *Le propre de l'homme*, Neuchâtel et Paris, Delachaux & Niestlé.
- Tinbergen, N., 1951, *The study of Instinct*, Oxford, Clarendon Presse.
- Wallon, H., 1942, *De l'acte à la pensée*, Flammarion.
- Wallon, H., 1933, *Les origines du caractère*, Paris Alcan, PUF.
- Wolff, P.H., 1959, Observation of Newborn Infants. *Psychosom. Medi.*, 21.
- Zazzo, R., 1962, *Images du corps et conscience de soi. Conduites et conscience, I*, Neuchâtel et Paris, Delachaux & Niestlé, Chap X.
- Zazzo, R 1962, Le problème de l'imitation chez le nouveau-né (à propos de « l'imitation » précocissime de la protusion de la langue), *Conduites et conscience, I*, Neuchâtel et Paris, Delachaux & Niestlé, Chap. XI.